
Transductive ou intensive ?

Penser la différence entre Simondon et Deleuze

Judith Michalet & Emmanuel Alloa

Dans l'entreprise consistant à penser une différence qui ne doit pas son existence à la médiation de l'identité, qui échapperait à l'opposition dialectique et au travail du négatif, une place particulière revient aux œuvres de Gilbert Simondon et Gilles Deleuze. Ce qui les relie toutes deux, c'est qu'elles pensent la différence en termes non seulement logiques, mais aussi résolument énergétiques. Leur pensée de la différence est ainsi inséparable d'une pensée de la vie, entendue comme différence vibrante et modulatoire, se prolongeant selon des lignes serpentine et mouvantes. Le présent essai vise à interroger de quelle façon une pensée de la différence au sein de la vie conduit à une interrogation sur les processus multiples d'*individuation*. S'il y aura à montrer comment les pensées simondonienne et deleuzienne s'interpénètrent et se superposent à de nombreux endroits, donnant lieu à plus d'un effet de résonance, il y aura également à en expliquer les points de divergence. Nous avancerons l'hypothèse selon laquelle Simondon et Deleuze se distinguent notamment par deux conceptions différentes de l'individuation, pensée une fois comme *différence transductive* (Simondon) et une fois comme *différence intensive* (Deleuze), ce dernier ne retenant la transduction que pour décrire les individuations organiques et supérieures (c'est-à-dire décrites en termes topologiques).

En proposant une lecture croisée des comptes-rendus que proposent respectivement Simondon et Deleuze de l'individuation, c'est le concept de *singularité* qui recevra par ailleurs un éclairage nouveau. Car si l'on a souvent associé le concept de singularité à la pensée deleuzienne, et en par-

ticulier à *Différence et répétition* où ce concept devient opératoire, Deleuze lui-même attribue la paternité de la substitution de l'individualité par la singularité à Gilbert Simondon. Dans son compte-rendu de *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Deleuze décrit comment avec Simondon, il faudra désormais distinguer "rigoureusement entre individualité et singularité"¹. Deleuze ne se contente pas, toutefois, d'établir la paternité de la distinction ; il en explique également la genèse. La singularité ne constituera pas alors une nouvelle conception de l'individualité (auquel on ôterait par exemple le caractère atomiste ou subordonné), mais se situe à un niveau préalable, précédant l'individu individué. La genèse du concept de singularité devra désormais être localisée dans une théorie décrivant les processus d'individuation : la singularité ne se résume pas à être un trait caractéristique de l'étant individué, mais intervient aux niveaux du préindividuel et de l'individuation. Si Simondon et Deleuze se rejoignent dans le rejet de l'opposition entre général et particulier au profit d'une pensée de la singularité, force est de constater que le terme de *singularité*, occupe chez ces deux penseurs une fonction stratégique, bien différente.

En reconstituant les fils de ce dialogue souterrain entre deux auteurs, il s'agira non seulement de restituer à chacun une certaine singularité, trop souvent effacée par l'effet d'un télescopage

1. Gilles Deleuze, "Gilbert Simondon, L'individu et sa genèse physico-biologique" (1966), in *L'Île Déserte et autres textes* (désormais cité ID), Paris, éd. de Minuit, 2002, p. 121.

hâtif, mais aussi d'indiquer comment Simondon et Deleuze pensent le rapport du sujet au dehors, respectivement par un élargissement transindividuel et par une involution intensifiante.

Le déclencheur germinal. La singularité chez Simondon

Dans sa thèse sur *L'individuation*, Gilbert Simondon reconstitue les deux conceptions philosophiques majeures qui ont selon lui présidé aux destins de l'individuation dans la pensée occidentale, le substantialisme et l'hylémorphisme. Dans le premier cas, le principe de l'individualité est immanent à l'étant individuel, le fonde comme son propre fonds et en constitue donc la substance; dans le second, il survient sur le mode d'une forme (*morph*) venant individuer une matière (*hyl*) encore amorphe et indistincte. Dans les deux cas, le principe de l'individuation est logiquement antérieur au processus d'individuation². C'est à une telle vision que Simondon oppose une pensée de l'individuation en acte, où l'on tenterait de « connaître l'individu à travers l'individuation plutôt que l'individuation à partir de l'individu »³. Abandonnant l'idée d'un *principium individuationis* indépendant de ce qu'il vient individuer, Simondon pense ce qui individue ("l'individuant" dira Deleuze) comme un agent opérant à même l'individuation, comme une structure agissant donc – fidèle en ceci à son maître Merleau-Ponty – au niveau d'une individuation *se faisant*⁴. Mais si Simondon rejette le dualisme de la tradition, il n'en arrive pas pour autant à un monisme continuiste: l'individuation ne se résume ni à un déroulement linéaire, pas plus qu'elle ne nomme une succession d'états stables disjoints, mais suppose au contraire un état métastable où quelque chose se stabilise tout en restant sujet à un possible déphasage.

Pour expliquer comment, dans un milieu pré-individuel et métastable, une individuation peut se produire, Simondon a recours à l'exemple de la cristallographie (et donc à un exemple où la paire forme et matière n'intervient pour ainsi dire qu'après coup, une fois le cristal constitué). A un premier niveau se tient un milieu amorphe (l'eau) qui devra présenter une certaine température assurant une propagation rapide (le milieu ne pourra donc pas être trop solide ni trop lâche). L'introduction d'un corps étranger provoquera alors l'amorce d'une cristallisation autour de ce germe initial dont la structure microscopique se propagera, jusqu'à venir organiser tout le milieu. Le germe cristallin est donc à la fois l'élément impur

du milieu (le grain de sable, voire le germe au sens proprement bactériologique) – son impureté le rend *singulier* – et la préformation, à un niveau microscopique, du milieu organisé, dans la mesure où il en anticipe l'entière structure. Ce germe singulier, dont l'apparition reste "spontanée, et jusqu'à ce jour inexplicée"⁵, introduira dans le milieu amorphe un élément de dissymétrie qui le polarisera et lui imprimera une forme germinale, venant donc littéralement l'in-former. La transmission de cette *information* à l'ensemble du milieu sera caractérisée par Simondon de *transduction*, processus qui, en soi, ne connaît pas de fin.

« Le phénomène de croissance est par la suite automatique et indéfini, toutes les couches successives du cristal ayant la capacité de structurer le milieu amorphe qui les entoure, tant que ce milieu reste métastable; en ce sens, un cristal est doué d'un pouvoir infini de croissance: un cristal peu avoir sa croissance arrêtée, mais jamais achevée »⁶.

Cent-cinquante ans plus tôt, Hegel avait lui aussi déjà fait remarquer que le devenir du cristal est, en soi, inclôturable⁷.

Simondon ne cessera de revenir à cet exemple d'individuation physico-chimique qui deviendra le modèle de l'individuation organique et non l'inverse. Dans une section de sa thèse intitulée *Forme et substance* (non reprise dans la première édition de 1964 que commente Deleuze), il en vient même à formuler l'hypothèse suivante: « l'individuation vitale viendrait s'insérer dans l'individuation physique en en suspendant le cours, en la ralentissant [...] L'individu vivant serait en quelque manière, à ses niveaux plus primitifs, un cristal à l'état naissant s'amplifiant sans se stabiliser »⁸. Cette conception du vivant a – on le verra – des conséquences sur la portée d'une philosophie de la biologie chez Simondon.

En attendant, on comprend que le modèle presque monadologique du germe cristallin ait pu attirer l'attention de Deleuze qui en reprend les grandes lignes pour développer l'idée d'une image-cristal, à la fois écart interne et enveloppe,

2. Gilbert Simondon, *L'individu à la lumière des notions de forme et d'information* (désormais cité ILFI), Grenoble, éd. Jérôme Million, 1994, p. 23.

3. ILFI, p. 24.

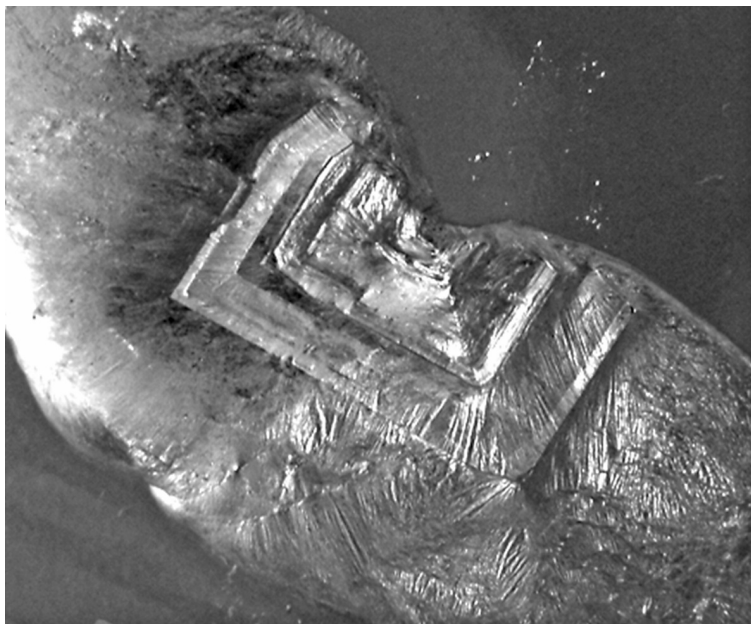
4. *L'individu et sa genèse physico-biologique* est dédié "À la mémoire de Merleau-Ponty".

5. ILFI, p. 104.

6. ILFI, p. 86.

7. G.W.F. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques* (1830), II, Addition au §317.

8. ILFI, p. 152.



Gallium cristallisé. Photo : Tmv23 & dblay (Courtesy).

singularité enroulée et déploiement cristallin⁹. Mais une fois de plus, Deleuze ne retient du concept de singularité simondonien que le caractère punctiforme (on en verra dans un instant les raisons). Or, Simondon invoque également d'autres exemples de singularités qui n'ont rien de punctiforme, tel que le moule dans des processus d'individuation technique. En tant qu'il informe le milieu du dehors, le moule est singulier, pour Simondon, sans être germinal. Ce qui conduit Simondon à parler de la singularité en des termes qui peuvent paraître étranges aujourd'hui, à savoir en termes de "singularité de dimension moyenne". En effet, la résonance interne est définie comme un « échange d'énergie et de mouvements dans une enceinte déterminée, communication entre une matière microphysique et une énergie macrophysique à partir d'une *singularité de dimension moyenne*, topologiquement définie »¹⁰. Le moule, en tant qu'"enceinte déterminée", rend possible la communication entre disparates : « son action se réverbère dans toute la masse par l'action de molécule à molécule, de parcelle à parcelle »¹¹. L'élément déclencheur de la prise de forme est donc un espace topologiquement défini, une "zone de dimension moyenne et intermédiaire"¹², faisant office de caisse de résonance. Dans l'opération technique du moulage, le moule agit donc tel une "frontière topologique d'un système"¹³. C'est pourquoi une "singularité de dimension moyenne" peut amorcer la propagation de proche en proche, c'est-à-dire une opération transductive¹⁴, une amplification. « La singularité média-trice est ici le moule », confirme bien Simondon dans une note¹⁵.

Si Simondon abandonne ainsi l'opposition scolastique entre une détermination en puissance et un étant déterminé en acte, sa pensée ne verse pas pour autant, on l'a vu, dans un actualisme pur. Un écart demeure entre puissance et acte, mais surtout, la puissance n'est pas pensée en fonction de l'individu actualisé, mais en termes d'énergie immanente à la matière. Il faut alors distinguer deux types d'énergies potentielles, associées respectivement au processus d'information et au processus de transduction : d'une part, *l'énergie potentielle initiale*, c'est-à-dire l'énergie du système non structuré, d'autre part, *les énergies potentielles liées à chaque structure*¹⁶. Ces dernières sont liées à une des structures du système et vont se modifier au fur et à mesure des changements structuraux. La transduction rend possible ces changements énergétiques et structuraux – ce changement énergétique étant corrélé au changement structural – puisque, comme l'explique Simondon, la transduction est similaire à une structuration du domaine qui s'opère de place en place. À chaque place, c'est-à-dire à chaque nouvelle structure, correspond une certaine énergie potentielle. Alors que l'information s'effectue entre les deux ordres de réalité mis en relation, qui vont constituer le système, la transduction s'effectue entre structures, à l'intérieur du système. Mais dans la mesure où le système initial ne disparaît pas, et où il englobe pour ainsi dire les structures, l'énergie potentielle initiale continue de se maintenir.

Dans *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information* – et ce point sera essentiel dans la confrontation avec Deleuze – les

9. Gilles Deleuze, *Cinéma 2 : L'image-temps*, Paris, Minuit, 1985, p. 108 : « Le petit germe cristallin et l'immense univers cristallisable : tout est compris dans la capacité d'amplification de l'ensemble constitué par le germe et l'univers ».

10. ILFI, p. 45 (nous soulignons).

11. ILFI, p. 44.

12. ILFI, p. 60.

13. ILFI, p. 45.

14. « L'opération transductive serait la propagation d'une structure gagnant de proche en proche un champ à partir d'un germe structural, comme une solution sursaturée cristallise à partir d'un germe cristallin ; cela suppose que le champ soit en équilibre métastable, c'est-à-dire recèle une énergie potentielle ne pouvant être libérée que par le surgissement d'une nouvelle structure, qui est comme une résolution du problème. » Cf. Gilbert Simondon, "Forme, information, potentiels", Conférence faite à la Société Française de Philosophie le 27 février 1960, in ILFI, p. 532.

15. ILFI, p. 44.

16. Cf. ILFI, p. 77.

potentialités sont inhérentes à la matière, réparties de manière homogène au sein de celle-ci. La matière, écrit Simondon, « est porteuse de potentialités uniformément répandues et réparties en elle ; l'homogénéité de la matière est l'homogénéité de son devenir possible »¹⁷. La potentialité de l'argile, par exemple, est liée aux propriétés colloïdales des hydrosilicates d'alumine¹⁸, réparties de manière homogène dans l'argile. Cette homogénéité est le garant d'une propagation correcte de la transformation dans tout le système soumis à une résonance interne. C'est parce que les potentialités sont uniformément réparties dans la matière qu'une transformation peut s'effectuer de proche en proche. Comme le précise Simondon,

« une fois amorcée, la transformation se propage, car l'action qui s'est exercée au début entre le germe cristallin et le corps métastable s'exerce ensuite de *proche en proche* entre les parties déjà transformées et les parties non encore transformées »¹⁹.

Or c'est bien en tant qu'elles sont pourvues de potentialités de transformation que ces parties subissent les unes après les autres la structuration amorcée par une singularité.

Bien qu'elle se place dans l'héritage simondonien, la pensée de Deleuze part pourtant d'autres présupposés, notamment en ce qui concerne la notion de potentialité. Si Deleuze, on le verra, retrouve dans la topologie mathématique une idée semblable du point singulier comme point déclenchant un processus (inflexion de la courbe, p. ex.), il y trouve également une autre conception de la potentialité. Là où pour Simondon, c'était la matière qui conservait une certaine potentialité sur laquelle une singularité viendra agir, pour Deleuze, la potentialité ne se situe pas au niveau de la matière, mais dans une structure elle-même virtuelle.

La singularité comme point. L'inspiration mathématico-structuraliste chez Deleuze

Avec Deleuze, on peut distinguer une individuation statique, associée à une pensée de l'être comme univocité (*être, c'est être individué*), et une individuation événementielle, associée à une pensée de l'être comme différence (*être, c'est s'individualuer*). Le premier type de pensée est relayé par une conception de l'individu comme *haecceité* (Duns Scot évoque ainsi la *haecceitas*, du terme *haec*, l'"être-ainsi" de l'étant individué) par opposition à une *eccéité*, néologisme que Deleuze forge à partir de *ecce*, "voici", et qui traduit une indivi-

duation événementielle, "plastique". Ainsi les facteurs individuant ne sont pas des individus constitués, mais

« ce qui agit en eux comme principe transcendantal, comme principe plastique, anarchique et nomade, contemporain du processus d'individuation, et qui n'est pas moins capable de dissoudre et de détruire les individus que de les constituer temporairement »²⁰.

Comme le résume bien François Zourabichvili, la singularité se distingue donc « de l'individuel ou de l'atomique en ce qu'elle ne cesse de se diviser de part et d'autre d'une différence d'intensité qu'elle enveloppe »²¹. Le concept deleuzien de singularité se distingue ici de l'usage courant du mot : est singulier non pas ce qui s'écarterait de l'ordinaire, mais ce qui fait s'écarter l'ordinaire, non pas ce qui serait extra-ordinaire, mais ce qui, dans l'ordinaire, en provoque le déplacement.

On a beaucoup glosé sur une telle conception de la singularité qui n'aurait plus rien d'exceptionnel – et ne ferait donc plus exception, dans la mesure où l'exception ne pourra toujours que confirmer la règle –, mais ferait littéralement événement. Deleuze n'a eu de cesse de revenir sur cette conception de la singularité dans ses œuvres tardives, notamment dans un passage intitulé "Récapitulation des singularités" dans *Le pli. Leibniz et le baroque*²² ou encore à l'orée de *L'image-mouvement*, l'irruption d'instant privilégiés dans l'écoulement des images correspond à l'apparition de « points remarquables ou singuliers qui appartiennent au mouvement »²³. Or, on l'a dit, ce concept de singularité (opposé à l'individualité), Deleuze en attribue la paternité à Simondon. Non sans opérer un déplacement de sens majeur sur lequel on s'est trop peu arrêté. Pour le dire d'ores et déjà : *tandis que pour Simondon, la singularité est ce qui mettra en route, dans un champ structuré selon certaines potentialités, le processus d'information, pour Deleuze, le champ potentiel est d'emblée composé d'un ensemble de singularités que des événements viendront actualiser, différencier.*

17. ILFI, p. 45.

18. Cf. ILFI, p. 41.

19. ILFI, p. 78. Nous soulignons.

20. Gilles Deleuze, *Différence et répétition* (désormais cité DR), Paris, PUF, 1968, p. 56.

21. François Zourabichvili, *Deleuze. Une philosophie de l'événement*, Paris, PUF, 1994, pp. 101-102.

22. Gilles Deleuze, *Le pli. Leibniz et le baroque*, Paris, éd. de Minuit, 1988, p. 121.

23. Gilles Deleuze, *L'image-mouvement. Cinéma 1*, Paris, éd. de Minuit, 1983, p. 15.

La singularité simondonienne et la singularité deleuzienne ne se recoupent donc pas et ne peuvent être superposées²⁴.

Mais revenons tout d'abord aux raisons de cette confusion. Dans son compte-rendu du premier tome de *L'individuation*, paru en 1964, Deleuze écrit :

« En découvrant la condition préalable de l'individuation, [Simondon] distingue rigoureusement singularité et individualité. Car le métastable, défini comme être *pré-individuel*, est parfaitement pourvu de singularités qui correspondent à l'existence et à la répartition des potentiels. (N'en est-il pas de même dans la théorie des équations différentielles, où l'existence et la répartition des "singularités" sont d'une autre nature que la forme "individuelle" des courbes intégrales dans leur voisinage ?) »²⁵

Dans le résumé deleuzien, le champ métastable de Simondon serait donc déjà pourvu de singularités et celles-ci ne surviendraient pas en tant qu'élément germinal, asymétrique et polarisateur. Non seulement, le concept de singularité est ici rabattu sur celui de "répartition des potentiels" ; cette répartition est pensée non pas en termes thermodynamiques comme chez Simondon, mais en termes mathématiques, conception qui sera déterminante dans *Différence et répétition*. C'est chez Albert Lautman que Deleuze puise apparemment cette idée d'une répartition de singularités qui détermine la prise de forme individuelle. Ces deux niveaux de réalités mathématiques – la répartition des singularités et les courbes intégrales qui leur correspondent – vont renvoyer pour Deleuze au transcendantal et à l'empirique. Ces deux niveaux, Lautman les distinguait d'ailleurs déjà lui-même : l'« engagement de l'abstrait dans la genèse du concret, c'est dans une interprétation "transcendantale" de la relation de domination qu'on peut le mieux en rendre compte »²⁶, écrit-il en 1939.

En fin de compte, Deleuze place les singularités au niveau d'un champ qui précède le champ d'individuation : le "champ différentiel"²⁷. Toutefois, dans la mesure où ce niveau différencié n'est pas étendu, il n'est pas à proprement parler un champ. Aussi Deleuze le conceptualise-t-il sous les dénominations d'"Idée" ou de "Structure" dans *Différence et répétition*. Il y a, d'une part, le niveau purement virtuel de la détermination différenciée des éléments – la détermination réciproque et la détermination complète –, d'autre part, le niveau intensif ou individuant de la mise en communication active entre les éléments, qui représente la première étape d'actualisation de la struc-

ture virtuelle. Les singularités pré-individuelles sont donc réparties virtuellement avant d'être, dans un premier temps, intensifiées – étape de l'individuation –, et dans un second temps, développées, c'est-à-dire prolongées sur des lignes de points ordinaires – étape de la différenciation. Aux rapports différentiels « correspondent des répartitions de points remarquables et singuliers qui constituent la détermination des conditions du problème »²⁸. « Nul mieux qu'Albert Lautman, dans son œuvre admirable », écrit Deleuze, n'a rendu compte des systèmes de « liaisons idéelles ou de rapports différentiels entre éléments génétiques »²⁹. Les singularités pré-individuelles, avant toute individuation intensifiante, constituent ainsi les composantes de ces liaisons idéelles au sein d'une structure virtuelle, elles se « répartissent dans un "potentiel" qui ne comporte par lui-même ni Moi ni Je, mais qui les produit en s'actualisant »³⁰. Plus que de Simondon, le concept de singularité serait donc avant tout inspiré des mathématiques où il désigne un point de l'objet qui n'est pas défini par sa fonction.

Dans son *Traité élémentaire de géométrie analytique* que cite Deleuze³¹, Auguste Comte distingue ainsi, parmi les points ordinaires, des points singuliers marquant, dans une courbe par exemple, un point d'inflexion (marquant le passage du concave au convexe, par exemple), un point de rebroussement (marquant l'éclatement) ou un

24. Quand Anne Sauvagnargue écrit que la « définition simondonienne de l'individuation indique à Deleuze comment éviter l'hypothèse de la conscience en remplaçant le transcendant subjectif par des émissions de singularités parfaitement différenciées (avec un *t*) », elle prolonge le geste deleuzien d'amalgame de la singularité germinale simondonienne avec le point singulier mathématique (Anne Sauvagnargue, *Deleuze, l'empirisme transcendantal*, Paris, PUF, coll. "Philosophie d'aujourd'hui", 2008, p. 290).

25. Gilles Deleuze, "Gilbert Simondon, L'individu et sa genèse physico-biologique" (1964), repris dans ID, p. 121.

26. Albert Lautman, "Nouvelles recherches sur la structure dialectique des mathématiques" (1939), in *Les mathématiques, les idées et le réel physique*, Paris, Vrin, 2006, p. 238.

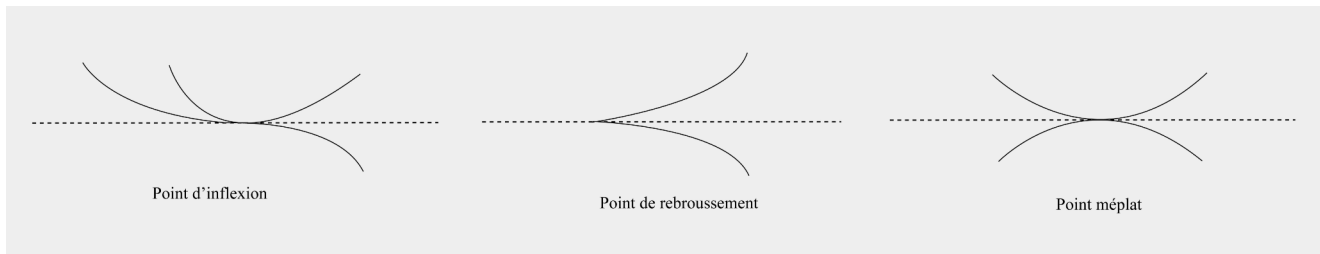
27. Deleuze évoque l'existence des "singularités du champ différentiel". Cf. DR, p. 343.

28. DR, p. 211.

29. DR, p. 212

30. Gilles Deleuze, *Logique du sens* (désormais cité LS), Paris, Gallimard, 1969, p. 125.

31. DR, p. 209, n. 1 : « Auguste Comte, dans de très belles pages, [...] montre comment la répartition des "singularités" détermine les "conditions du problème" ».



Auguste Comte, *Traité élémentaire de géométrie analytique à deux et à trois dimensions*, Paris, Carilian-Gœury et V. Dalmont, 1843, p. 114. Schéma simplifié (J. Michalet).

point méplat (marquant la courbure à son degré zéro)³².

En tant qu'il suscite ce changement, le point est également appelé "point déterminant" par Comte. Les points déterminants sont convoqués par Deleuze – même s'il ne les nomme pas ainsi – pour renvoyer à une constellation transcendante qui détermine toutes les prises de formes empiriques, sans leur ressembler. Le point singulier, qui n'est qu'une congruence de points ordinaires non déterminants, accède donc au statut de point transcendantal apte à déterminer les développements spatiaux empiriques.

De plus, dans le cadre d'une pensée d'inspiration mathématique, les singularités sont liées aux rapports différentiels. Les rapports différentiels sont pris dans le processus d'une détermination réciproque. Mais, ajoute Deleuze, « la *détermination réciproque* n'exprime que le premier aspect d'un véritable principe de raison ; le deuxième aspect est la *détermination complète* »³³. En effet, chaque rapport différentiel détermine l'existence et la répartition de points singuliers. Une répartition de points déterminants suppose donc des rapports différentiels. C'est pourquoi Deleuze est amené à associer aux singularités simondoniennes des rapports différentiels. Cet ajout de l'idée d'une existence de rapports différentiels est manifeste dans *Différence et répétition*, dans un passage où, après avoir exposé brièvement les thèses principales de Simondon sur l'individuation, Deleuze ajoute que « l'individuation est essentiellement intensive, et le champ pré-individuel, idéal-virtuel, ou fait de rapports différentiels »³⁴. L'inspiration mathématique rejoint ici une certaine inspiration structuraliste, très marquée à la fin des années soixante.

Selon Deleuze, l'un des facteurs qui permet de reconnaître le structuralisme est qu'il « n'est pas séparable d'une philosophie transcendante nouvelle, où les lieux l'emportent sur ce qui les remplit »³⁵. « Un peu comme les éléments chimiques dont nous savons où ils sont avant de savoir ce

qu'ils sont, nous connaissons l'existence et la répartition des points singuliers avant d'en connaître la nature (cols, nœuds, foyer, centres...) »³⁶. À propos de ces lieux Deleuze précise dans "À quoi reconnaît-on le structuralisme?" que ce sont des places et des lieux "dans un espace proprement structural, c'est-à-dire topologique"³⁷.

Si Simondon et Deleuze tentent donc de penser un devenir qui n'aurait pas de fondement en dehors de soi-même et une individuation qui ne serait pas déjà toute entière prédéterminée dans une cause quelconque, la portée et le rôle précis de la notion de singularité au sein du devenir différent, nommant chez le premier ce qui inaugurerait l'événement de la prise de forme (l'information) dans un champ potentiel et chez le second, ce qui structure un champ potentiel (la différenciation). Reste un deuxième emprunt que Deleuze fait à Simondon : la notion de transduction, développée à partir de la genèse physique du cristal. Comme on le verra, loin de décrire, comme chez Simondon, l'opération fondamentale de toute individuation, la transduction servira à Deleuze à problématiser la spécificité des individuations organiques.

Topologies du vivant

De quelle façon s'opère la transition de l'individuation physique à l'individuation vitale? Le modèle du germe cristallin peut-il être généralisé au développement de la vie organique? C'est ce que suggèrent du moins certains biologistes. Dans un célèbre livre *What is life?* de 1944, Erwin

32. Auguste Comte, *Traité élémentaire de géométrie analytique à deux et à trois dimensions*, Paris, Carilian-Gœury et V. Dalmont, 1843, p. 114. Cf. également Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, Paris, Baillièrre, 1869, vol. I, p. 347.

33. DR, p. 66.

34. DR, p. 317.

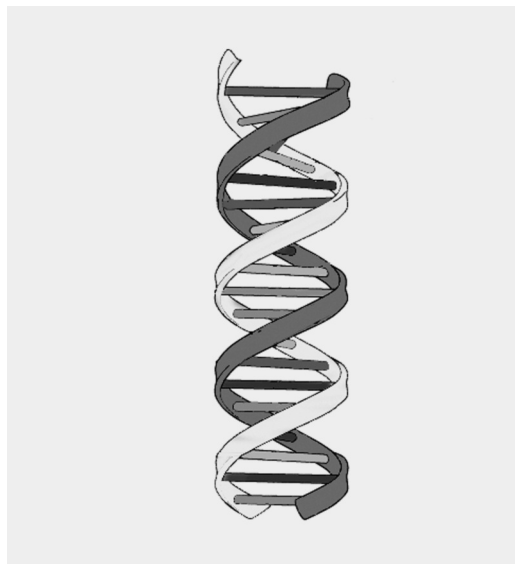
35. Gilles Deleuze, "À quoi reconnaît-on le structuralisme?", article écrit en 1967 et publié en 1972, *in* ID, p. 244.

36. LS, p. 127.

37. Gilles Deleuze, "À quoi reconnaît-on le structuralisme?", ID, p. 243.

Schrödinger avance que la “fibre chromosomique” fonctionne à la manière d’un code miniature, programmant “tout le devenir de l’organisme, de son développement, de son fonctionnement”³⁸. Dans sa *Logique du vivant*, François Jacob explique la thèse de Schrödinger en rapprochant le chromosome du cristal : « Pour des raisons de stabilité, l’organisation du vivant devient semblable à celle d’un cristal. Non pas la structure monotone et un peu ennuyeuse où un même motif chimique se répète à l’infini, avec la même période, dans les trois dimensions. Mais ce que les physiciens désignent par “cristal aperiodique”, dans lequel l’agencement de plusieurs motifs offre la variété qu’exige la diversité des êtres vivants [...] Avec le code morse, la combinaison de deux symboles permet de chiffrer n’importe quel texte. C’est par une combinatoire qu’est tracé le plan de l’organisme »³⁹.

Ce que François Jacob semble retenir ici du cristal, c’est non pas son processus de cristallisation, mais la simplicité de sa structure, la limpidité de son plan. A la manière d’un message codé, le germe cristallin contiendrait donc tout le programme, de même que le chromosome contiendrait le programme génétique à réaliser. A réinscrire ainsi le cristal dans un problème général de l’héréditaire – rappelons que le sous-titre de *La logique du vivant* est *Une histoire de l’hérédité* –, on en vient à réinstaller un principe d’individuation précédant l’individuation dont Simondon, avec l’exemple du cristal, essayait justement de se défaire. L’organisme vivant ne constitue pas une réalisation mécanique d’un schéma contenu dans le matériau génétique. De même que l’actualisation n’épuise pas les potentialités, de même la vie constitue une invention permanente de ce qui n’était pas encore contenu dans ce qui la conditionnait. Loin de former un texte immuable, la structure biaxiale de l’ADN, avec ses deux filaments de molécules protéiniques, que Crick et Watson publièrent en 1953 dans la revue *Nature*, évoque pour Simondon un découplage intrinsèque au matériau du vivant qui permet – et exige même – des inventions infinies. « Le caractère héréditaire serait non pas un élément prédéterminé, mais un problème à résoudre, un couple de deux éléments réunis, en relation de disparation »⁴⁰. Le propre du vivant serait d’opérer non pas une transduction par propagation dans un milieu homogène, mais par résolution d’un état initial de “disparation” entre deux systèmes au profit d’un nouveau couplage. Autrement dit, dans « l’être biologique, la transduction n’est pas directe, mais indirecte »⁴¹. Cette transduction – que Simondon qualifie également d’“allagmatique” au sens où elle opère un changement (du grec *alla-*



Structure biaxiale du DNA, Dessin : Odile Crick, in *Nature* 171 (1953), p. 737.

tein) – trouve sa concrétisation dans l’exemple de la vision binoculaire. Si physiologiquement, les mammifères supérieurs disposent de deux visions rétiniennes non superposables ni synthétisables dans une “troisième image”, le système optique procède néanmoins à une transduction des visions disparates au profit d’une vision binoculaire qui ne pouvait être ni induite ni déduite des visions monoculaires⁴². En ce sens, on peut dire avec Vincent Petit que le vivant constitue un “système de résolution d’un couple *disparate*”⁴³.

A ce compte, au niveau du vivant, les opérations transductives ne peuvent plus être ramenées à la propagation d’une information dans un espace homogène euclidien, mais ressemblent bien plus à des opérations dans un espace topologique. Ce n’est d’ailleurs guère un hasard si, dans *L’individuation à la lumière de la notion de forme et d’individu*, Simondon insère, entre la Première partie (“L’individuation physique”) et la Seconde (“L’individuation des êtres vivants”), un chapitre sur la topologie. Le propre de l’espace topologique est d’être, de part en part, un espace de relations; non pas extensif, mais intensif, comme dira Deleuze. En ce sens, dans un espace topologique,

38. Erwin Schrödinger, *What’s life?*, Cambridge, Cambridge University Press, 1944, p. 18.

39. François Jacob, *La logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970, p. 274.

40. ILFI, p. 207.

41. ILFI, p. 160.

42. ILFI, pp. 207-208.

43. Victor Petit, “L’individuation du vivant. Sur une intuition simondonienne restée ignorée”, *Cahiers Simondon* n° 1, Paris, L’Harmattan, 2009, p. 49.

il n'y a pas, comme dans l'espace euclidien, de zones vides. Dans la propagation du cristal à partir du germe, l'individuation ne s'opère qu'à la limite extérieure⁴⁴, sur un milieu qui constitue la zone encore à *crystalliser*. L'intérieur n'a aucune fonction, il ne sert qu'à soutenir cette individuation cristallisante à la bordure extérieure; « on pourrait vider un cristal d'une partie importante de sa substance sans en arrêter la croissance »⁴⁵. Il en va tout autrement dans un être vivant : « tout le contenu de l'espace intérieur est topologiquement en contact avec le contenu de l'espace extérieur sur les limites du vivant; il n'y a pas, en effet, de distance en topologie »⁴⁶. Voilà pourquoi le célèbre *homunculus* auquel Wilder Penfield travaillait depuis les années trente et qui représentait l'extension des organes en fonction des aires corticales qui leur correspondent reste selon Simondon inadéquat, car euclidien. Le développement du système nerveux et cortical ne se fait pas selon une logique euclidienne, mais topologique : « ainsi le développement du néo-pallium dans les espèces supérieures se fait essentiellement par un plissement du cortex : c'est une solution topologique, non euclidienne »⁴⁷.

De même que l'espace, le temps des individualités vivantes n'est pas extensif. Alors que dans la cristallisation physique, le temps n'intervient pas, si ce n'est sur le mode de ce qui reste à *crystalliser*, dans l'individuation biologique (et a for-

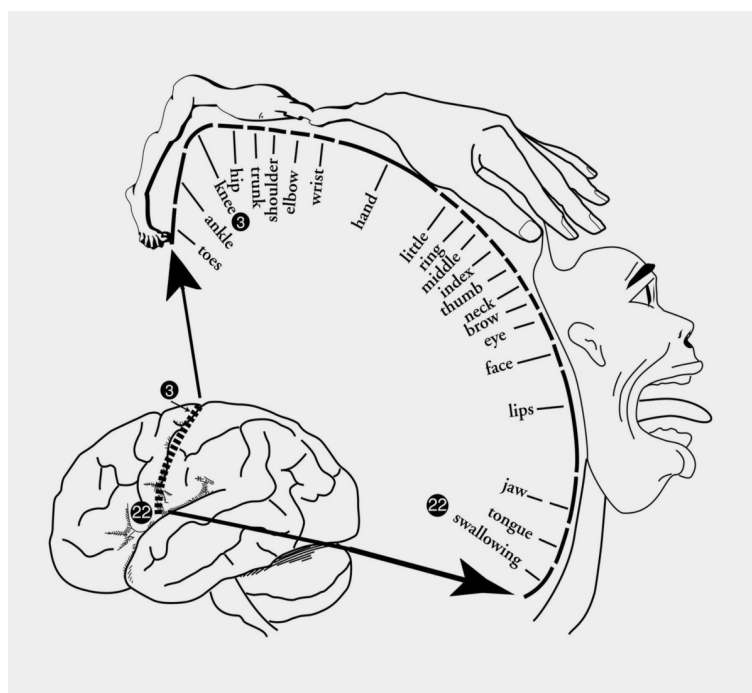
tiori dans l'individuation psychique), toutes les étapes et les états précédents sont immédiatement présents dans l'individuation en cours. « Le vivant n'intériorise pas seulement en assimilant, il condense et présente tout ce qui a été élaboré dans le successif »⁴⁸. Simondon (qui ne fait que confirmer ici son bergsonisme malgré lui) en déduit qu'à la topologie du vivant, il faudra désormais associer une chronologie du vivant. De même que la topologie laisse derrière elle l'homogénéité du champ euclidien, la nouvelle chronologie devra faire état non seulement de la continuité, mais aussi des rapports de discontinuité, de dissociation, de continuité, d'enveloppement.

Après avoir insisté sur la spécificité de l'individuation du vivant (qui se prolongera dans la description, dans la Troisième partie, de l'individuation psychique), Simondon en vient toutefois à critiquer une séparation trop nette d'avec les processus d'individuation physiques, inévitable quand on démarre la pensée du vivant au niveau de l'organisme complexe, que ce soit chez le biologiste Kurt Goldstein ou aussi dans l'*hodologie* de Kurt Lewin (de *hodos*, "chemin, parcours") qui considère que l'espace résulte des déplacements successifs d'un sujet organisé. L'action ne trace pas seulement un parcours subjectif dans l'espace, entre les objets qui font obstacle, elle modifie "la trame même du sujet et de l'objet, d'une façon beaucoup plus fine et délicate"⁴⁹. Ce n'est plus un sujet constitué qui, face aux obstacles, modifierait son comportement; l'interaction même produit des déphasages et de recouplages permanents au sein du vivant :

« le vivant résout des problèmes, non pas seulement en s'adaptant, c'est-à-dire en modifiant sa relation au milieu (comme une machine peut faire), mais en se modifiant lui-même, en inventant des structures internes nouvelles »⁵⁰.

C'est en ce sens que Simondon peut affirmer que le vivant est à la fois un *système individuant* et un *système s'induisant*. Il est pour ainsi dire contraint à l'invention, dans la mesure où il ne dispose pas en soi des ressources préalables pour résoudre les problèmes, mais que la solution émerge au fil des problèmes qui se posent.

Second homuncule sensorimoteur. Wilder Penfield et Theodore Rasmussen, *The Cerebral Cortex of Man*, New York, Macmillan, 1950, pp. 214-215 (version modifiée : Russ Dewey).



44. ILFI, p. 27.

45. ILFI, p. 227.

46. *Ibidem*.

47. *Ibidem*.

48. ILFI, pp. 227-228.

49. ILFI, p. 211.

50. ILFI, p. 28.

La question de l'invention, à laquelle Simondon dédie un cours entier⁵¹, se voit ici ramenée au phénomène de la néoténie. Ce que la biologie du XIX^e siècle décrit comme la rémanence de traits larvaires (par exemple dans le cas de l'axolotl auquel s'intéresse déjà Merleau-Ponty⁵²), reçoit toutefois une signification plus ample, si bien qu'elle décrira désormais la croissance interrompue forçant l'individu à se transformer en continuation. On comprend dès lors pourquoi, pour Simondon, le vivant est d'une certaine façon "un cristal à l'état naissant"⁵³. La genèse du cristal fournit donc bien l'ébauche simondonienne de l'individuation, même organique, mais d'une façon tout autre que Schrödinger et Jacob. C'est la processualité dans la cristallisation qui permet, selon Simondon, de comprendre ce qui relie les différents niveaux d'individuation. Il évoque ainsi l'exemple de la mosaïque de tabac, un virus filtrant qui est cristallisable. Quand on inocule une certaine dose du virus à une plante, celui-ci se propage. Cristallisé en laboratoire, il contiendra une plus grande quantité de virus, mais il aura perdu toute caractéristique du vivant⁵⁴.

Deleuze. Du transductif à l'intensif

Dans *Mille Plateaux*, coécrit avec Félix Guattari, Deleuze reprend à son compte l'exemple de Simondon de la cristallographie pour expliciter certains processus du devenir. Dans la mesure où le cristal ne peut se propager que de proche en proche, à sa limite extérieure et de couche en couche, la cristallographie serait l'exemple même d'une *induction*⁵⁵. Or, Simondon avait bien précisé dans *L'individuation* non seulement que le devenir du cristal était *transductif*, mais également que la *transduction* ne se confond ni avec la *déduction* ni avec l'*induction*⁵⁶. Quand il fait remonter sa conception de la propagation inductive à Simondon, Deleuze aurait-il donc procédé à ce "vol créateur" qu'il revendiquait et qu'il opposait, dans les *Dialogues* avec Claire Parnet, au "plagiats du tricheur"⁵⁷? Comment expliquer cette erreur de lecture manifeste consistant à interpréter le cristal simondonien en des termes inductifs, tout en opposant à cette induction une transduction qui serait, elle, propre au vivant⁵⁸?

En premier lieu, il faut faire état d'une confusion récurrente qui consiste à superposer et à rendre indistincts l'induction logique et l'induction physique. Quand Simondon explique que la transduction n'est ni inductive ni déductive, c'est avant tout pour dire qu'elle n'est pas un simple procédé logique, mais bien ontologique⁵⁹. Si l'in-

duction logique (en tant que passage du particulier au général) s'oppose à la déduction logique (le passage du général au particulier), l'induction physique ne connaît pas de processus contraire. Or c'est bien à l'induction physique et non à l'induction logique que pensent ici Deleuze et Guattari, quand ils caractérisent la cristallographie. L'induction (la propagation d'une structure depuis un élément inductif à un milieu induit) suppose une homogénéité relative du champ, ce qui la rend, aux yeux de Deleuze et Guattari, euclidienne. La transduction est, quant à elle, topologique, car elle opère dans le domaine du disparate. Tandis que l'induction consiste en une répllication identique de la géométrie du germe dans le milieu induit, la transduction est de l'ordre d'une transposition non pas extensive, mais intensive. Raison pour laquelle *le terme de transduction décrira non plus l'ensemble des processus d'individuation, mais sera désormais réservé au seul domaine du vivant*⁶⁰. Là où la répllication de la structure se produit, dans le cas de la croissance cristalline, à la frontière, les émergences du vivant se feront dans ses membranes, où résonne tout l'intérieur. C'est donc même biologiquement, lit-on dans *Logique du sens*, qu'il faut entendre la phrase de Valéry : « le plus profond, c'est la peau »⁶¹.

La membrane indique la spécificité du vivant : lieu des résonances intensives, elle marque aussi le seuil entre un dedans et un dehors. Tandis que l'induction physique se propage infiniment, aussi longtemps qu'aucun obstacle ne vient la limiter ou la diminuer du dehors, l'organisme s'auto-délimite et ne s'individue qu'en faisant réverbérer

51. Gilbert Simondon, *Imagination et invention* (1965-1966), édition établie par Nathalie Simondon et présentée par Jean-Yves Chateau, Chatou, éd. de La Transparence, 2008.

52. Merleau-Ponty, *La nature. Notes Cours du Collège de France 1956-1957*, Paris, Seuil, 1995, p. 193.

53. ILFI, p. 152.

54. ILFI, pp. 228-229.

55. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie* (désormais cité MP), Paris, Minuit, 1980, p. 78.

56. ILFI, p. 34.

57. Gilles Deleuze/Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1977, p. 53.

58. ILFI, p. 78.

59. Jean-Hugues Barthélémy, *Penser l'individuation. Simondon et la philosophie de la nature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 33.

60. Ce que remarquait déjà Pierre Montebello dans son *Gilles Deleuze. La passion de la pensée*, Paris, Vrin, 2008, p. 166, n. 3.

61. Cf. LS, pp. 20 et 126

constamment son intérieur à la limite, « comme un aspect d'une topologie dynamique qui entretient elle-même la métastabilité par laquelle elle existe »⁶². C'est en tant qu'il n'obtient sa métastabilité non pas par l'itération d'une information initiale, mais par une existence polarisée dans l'interface de sa limite, que le vivant peut intégrer non seulement une seule information, mais en assimiler de multiples. Simondon est explicite à ce sujet :

« [...] il y a individuation *physique* lorsque le système est capable de recevoir une seule fois de l'information, puis développe et amplifie en s'individuuant de manière non autolimitées cette singularité initiale. Si le système est capable de recevoir successivement plusieurs apports d'information, de compatibiliser plusieurs singularités au lieu d'itérer par effet cumulatif et par amplification transductive la singularité unique et initiale, l'individuation est de type vital, autolimitée, organisée »⁶³.

Deleuze reprend à son compte cette distinction des systèmes inorganiques et organiques, quand il affirme qu'un système inorganique est actualisé « en une fois dans le système physique, et seulement sur les bords, tandis que le système biologique reçoit des apports successifs de singularités et fait participer tout son milieu intérieur aux opérations qui se produisent sur les limites externes »⁶⁴. C'est en tant qu'il synthétise, déphase et réarticule *différentes* singularités que le vivant est, selon Deleuze, transductif.

On comprend mieux à présent les raisons qui conduisent Deleuze à restreindre le terme de transduction aux simples phénomènes d'individuation vitales. Si l'amplification transductive consiste effectivement, dans sa forme plus simple, en une itération d'une impulsion initiale et « ne suppose ni isolement ni limite », si ce n'est une limite extérieure (obstacle, frottement, ralentissement, etc.)⁶⁵, pourquoi ne pas la considérer comme un simple phénomène d'*induction*? Car Simondon lui-même rappelle que la « véritable limite de l'induction est la pluralité sous sa forme la plus simple et la plus difficile à franchir : l'hétérogénéité »⁶⁶. Or le propre du vivant ne serait-il pas précisément de coupler l'hétérogène sans le supprimer, mais en juxtaposant les « éléments de cette disparation dans un état de couplage qui en assure la résonance interne »⁶⁷? En ce sens, les réalités que recoupe la transduction ne sont « ni identiques, ni hétérogènes, mais contiguës »⁶⁸; la transduction opère un couplage latéral, de particulier à particulier.

Il faut rappeler que Simondon n'invente guère, avec la transduction, un nouveau concept, mais procède plutôt à une généralisation de ce que certains psychologues du développement avaient

identifié comme la logique propre aux enfants, en premier lieu William Stern et sa *Psychologie der frühen Kindheit* (Leipzig, 1914) [*Psychologie de la première enfance*] à laquelle Merleau-Ponty fait référence à plusieurs reprises dans ses cours sur la psychologie de l'enfant⁶⁹. Si Merleau-Ponty ne s'appesantit pas sur ce point, Albert Burloud en traite plus amplement dans ses *Principes d'une psychologie des tendances*. Le psychologue et élève d'Albert Binet définit dans cet ouvrage ce qui fait, selon Stern, la logique transductive, propre à l'enfant. « Transductif s'oppose à la fois à déductif et à inductif : l'enfant ne procède ni par déduction syllogistique en tirant d'une proposition universelle des propositions particulières, ni par induction amplifiante, en allant du particulier à l'universel ou du singulier au général » Quand on demande à l'enfant pourquoi le soleil est chaud, il répondra que c'est parce qu'il est en feu. « Il raisonne toujours du particulier au particulier. »⁷⁰ Cette idée de transduction, puisée chez Stern, Jean Piaget la développera également dans sa psychologie de l'enfant, où elle est conçue telle une inférence non réglée, un transfert du singulier au singulier sans ordre supérieur⁷¹. La transduction demeurera ainsi chez Piaget toujours à l'état d'une pré-logique. Pour Simondon, au contraire, la transduction est une logique à part entière, plus encore, c'est une *onto*-logique qui concerne l'ontogenèse en tant que telle. Il se distingue en ceci de Deleuze pour qui la transduction décrit plus exactement les processus d'individuation du vivant. S'il réserve donc ce terme à un domaine organique, un autre terme fonctionne ici comme opérateur de l'individuation à tous les niveaux : celui d'*intensité*.

62. ILFI, p. 226. Cité par Deleuze dans LS, p. 126.

63. ILFI, p. 152.

64. DR, p. 328.

65. Gilbert Simondon, *Communication et information*, édition établie par Nathalie Simondon et présentée par Jean-Yves Château, Chatou, éd. de La Transparence, 2010, p. 173.

66. ILFI, p. 124.

67. DR, p. 317.

68. ILFI, p. 107.

69. Maurice Merleau-Ponty, *Psychologie et pédagogie de l'enfant. Cours de Sorbonne 1949-1952*, éd. établie par Jacques Prunair, Lagrasse, éd. Verdier, 2001, pp. 15, 20 et 21.

70. Albert Burloud, *Principes d'une psychologie des tendances*, Paris, éd. Alcan, 1938, pp. 341-342.

71. Jean Piaget, *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Paris, éd. Delachaux 1924, pp. 245 sqq.

Intensités du devenir, devenir intensif

« Nous croyons que l'individuation est essentiellement intensive »⁷² – par cette affirmation, Deleuze annonce immédiatement la couleur. Mais pour en comprendre la teneur, il faut la ressaisir dans le contexte d'une interrogation plus vaste. En des termes kantien, elle se formulera ainsi : quelles sont les conditions pour que quelque chose apparaisse ? Ou en des termes plus leibniziens : quelle est la raison suffisante des phénomènes ? Deleuze répondra que « tout ce qui *se passe* et qui *apparaît* est corrélatif d'ordres de différences ; différences de niveau, de température, de pression, de tension, de potentiel, différence d'intensité »⁷³. Tout phénomène n'est donc que par contraste et sa genèse ne peut donc supposer ni un champ absolument homogène ni des entités disjointes et sans relation. Tout apparaît est contrastif, différentiel, transformatif et « renvoie à une différence qui en est la raison suffisante »⁷⁴. A l'instar de Simondon, pour qui la singularité introduisait dans un champ métastable une asymétrie qui le polarise et en structure l'espace, tout phénomène renvoie pour Deleuze « à une inégalité qui le conditionne »⁷⁵. Cette "Inégalité en soi" constitue bien un sorte d'a priori transcendantal, mais n'est pas – c'est là tout l'enjeu de l'empirisme transcendantal de Deleuze – extrinsèque au plan d'immanence.

C'est alors l'étrange couplage de Simondon et de Kant dans le chapitre sur la "Synthèses idéelles de la différence" qui s'éclaire. Deleuze avait affirmé qu'un « système physique et un système biologique se distinguent d'abord par l'ordre des Idées qu'ils incarnent ou actualisent »⁷⁶. Or, par Idée, Deleuze entend ce qui, dans l'ordre d'un problème est à la fois structure et genèse, à la fois ce qui fait apparaître le problème et la structuration de sa résolution possible⁷⁷. « Kant ne cesse de rappeler que les Idées sont essentiellement "problématiques". Inversement, les problèmes sont les Idées elles-mêmes »⁷⁸. En ce sens, Kant lui-même indiquerait donc, avec son idée d'Idée, le dépassement d'un rapport de conditionnement entre le transcendantal et l'empirique (où le premier reste d'ailleurs malgré tout calqué sur la ressemblance du second). Le plan d'immanence constitue dès lors la scène pour des véritables "dramas d'Idées"⁷⁹. Simondon, déjà, disait du vivant qu'il est le "théâtre de l'individuation"⁸⁰. Deleuze va plus loin quand il voit dans le monde une "théâtre de mise en scène"⁸¹ où les Idées génèrent des espaces et des temps et non l'inverse. Car il s'agit bel et bien d'un renversement du kantisme et de l'a priori du temps et de l'espace qui n'est, en tant que tel, pas sans conséquences également sur le bergsonisme.

En effet, dans l'interprétation qu'il propose de la double genèse de la qualité et de l'étendue dans *Matière et mémoire*, Deleuze reproche à Bergson de vouloir arracher la qualité à l'étendue spatialisante, alors qu'elle y est toujours déjà inévitablement engagée. Tandis que l'extensif serait déterminé par sa divisibilité, l'intensif serait lui, selon Bergson, indivisible et donc du côté de la qualité pure, c'est-à-dire de la durée : si je peux diviser une étendue en parties et en quantités, je ne saurais diviser la qualité d'un rouge cadmium sans le perdre. Mais l'expérience ne nous enseigne-t-elle pas précisément que l'intensité d'une couleur ne saurait être pensée hors de toute surface étendue ?

« Il apparaît que, dans l'expérience, l'*intensio* (intensité) est inséparable d'une *extensio* (extensité) qui la rapporte à l'*extensum* (étendue). Et sous ces conditions, l'intensité elle-même apparaît subordonnée aux qualités qui remplissent l'étendue (qualité physique de premier ordre ou *qualitas*, qualité sensible de second ordre ou *quale*). Bref, nous ne connaissons d'intensité que déjà développée dans une étendue, et recouverte par des qualités. »⁸²

Il serait donc tout aussi vain de considérer que l'intensité est divisible (comme la quantité extensive) que de la considérer indivisible (à la manière d'une qualité intensive). Comme le relevait déjà l'article sur "La conception de la différence chez Bergson" de 1956, il faut remplacer l'ancien problème de la division par un concept de différenciation⁸³. Là où pour Bergson, la qualité ne pouvait se modifier sans changer de nature et donc s'évanouir, la différenciation marque une métamorphose continue (« L'individu n'est nullement l'indivisible, il ne cesse de se diviser en changeant de nature »⁸⁴).

Reste à expliquer comment, dans un tel devenir pur, il puisse y avoir encore des individus. Car c'est bien là la question ouverte : qu'est-ce qui fait

72. DR, p. 244.

73. DR, p. 286.

74. DR, p. 287.

75. *Ibidem*.

76. DR, p. 328.

77. LS, p. 146.

78. DR, p. 218.

79. DR, p. 281.

80. ILFI, p. 29.

81. DR, p. 279.

82. DR, p. 288.

83. Gilles Deleuze, "La conception de la différence chez Bergson" (1956), repris dans ID, cf. pp. 54-55.

84. DR, p. 331.

d'une différence une différence individuelle⁸⁵? Or ni une pensée spatialisante ni une pensée qualitative permettent de l'affronter : « les interprétations qualitatives ou extensives de l'individuation restent incapables de fixer une raison pour laquelle une quantité cesserait d'être générale, ou pour laquelle une synthèse d'étendue commencerait ici finirait là »⁸⁶. Si l'on ne veut réintroduire un principe d'individuation extrinsèque, il faudra donc expliquer comment, au sein d'un champ traversé de différences, il peut y avoir un objet individuel quelconque (*nonnullus*) et non pas rien (*non nullus*). Deleuze aura recours, ici comme ailleurs, à la monadologie leibnizienne. Que rien encore ne se distingue ne veut dire pour autant qu'il n'y ait rien : le bruissement de chacune des vagues est imperceptible, mais non inexistant. Ensemble de points ordinaires, ils atteindront un point critique, appelé aussi point singulier, qui les condensera et qui rendra sensible le murmure de la mer. Et Deleuze d'évoquer un autre exemple célèbre :

« Comment une douleur succéderait-elle à un plaisir si mille petites douleurs ou plutôt demi-douleurs n'étaient déjà dispersées dans le plaisir, qui vont se réunir dans la douleur consciente? Si brusquement que j'assène le coup de bâton au chien en train de manger, il aura eu les petites perceptions de mon arrivée en sourdine, de mon odeur hostile, de la levée du bâton, qui sous-tendent la conversion du plaisir en douleur »⁸⁷.

Là où un point singulier (ou encore : remarquable) est atteint, c'est donc un ensemble de points ordinaires qui est condensé et qui fait apparaître quelque chose d'individué. L'individu, en ce sens, est bien la « condensation de points remarquables »⁸⁸, ou encore : leur enveloppe, leur « implication ».

On peut à présent résumer les différentes étapes de l'actualisation du virtuel – plus précisément de l'actualisation d'un virtuel contenant en germe un individu – et les concrétiser. Le premier moment consiste dans la *différenciation* (avec un t), corrélatrice d'une *perplication*. Il correspond à la distribution des singularités dans un champ virtuel. Le second moment nomme l'*individuation* à proprement parler, faisant advenir ce qui se démarque de part et d'autre d'une intensité qu'elle enveloppe. En tant qu'il est affaire d'*implication*, ce second moment condense et retient le disparate, sous sa forme logique et ontologique à la fois (« L'individuation, c'est elle qui répond à la question *Qui ?*, comme l'Idée répondait aux questions *combien ? comment ? Qui ?* c'est toujours une intensité »)⁸⁹. Le troisième moment est le processus de *dramatisation* qui initie des dynamismes spatio-tempo-

rels et procède à un plissement du champ, topologique. Enfin, le quatrième moment nomme le processus de *différenciation* (avec un c) et correspond à l'état d'*explication* qui suppose un déploiement euclidien dans l'espace⁹⁰.

Or, au moment où dans le processus d'actualisation la différence *s'explique*, elle devient négation (en tant qu'oppositive, la négation suppose un espace euclidien). Intensive de part en part, la différence tendra à s'annuler dans l'étendue où elle sera distribuée. Une fois déployée dans l'étendue et dans le jeu réglé qu'elle impose, la différence ne pourra plus subsister que sous la forme de limitation ou d'opposition, bref : comme *négation*. Face à cette « illusion du négatif » qui aplatit et désamorce la différence, il importe de se replonger dans la profondeur où se maintiennent les disparités constitutives de l'intensité. En tant que chose des profondeurs, l'intensité est bien la véritable « raison du sensible »⁹¹. Et Deleuze de résumer sa pensée par cette phrase admirable : « L'intensité est à la fois l'insensible et ce qui ne peut être que senti »⁹². En ce sens, seul le concept d'intensité permet d'atteindre réellement une philosophie de l'immanence. Herman Cohen (que Deleuze lit à travers Jules Vuillemin) l'avait déjà entrevu, quand il estime que dans l'intensité, le mathématique et l'expérience, l'extérieur et l'intérieur se traversent⁹³.

L'intensité implique donc, irréversiblement ; elle implique en affectant. Et en tant qu'affect, elle empêchera toute reconnaissance. Insensible *de ce monde* – pour pasticher Merleau-Ponty – l'intensité est effectivement ce qui ne pourra toujours être que senti. En ce sens, toute philosophie sera inévitablement *expérimentale*, elle ne pourra accé-

85. DR, pp. 318-319.

86. DR, p. 318.

87. Gilles Deleuze, *Le pli. Leibniz et le baroque*, op. cit., p. 115.

88. DR, p. 331.

89. DR, p. 317.

90. DR, p. 359.

91. DR, p. 304.

92. DR, p. 297.

93. « Grâce au principe d'intensité je puis donc à la fois connaître mathématiquement, c'est-à-dire par synthèse constructrice dans l'intuition, et objectiver réellement la vitesse de chute des corps, c'est-à-dire en avoir une sensation en retrouvant dans la qualité que je perçois l'écho du monde extérieur. » Hermann Cohen, *Kants Theorie der Erfahrung*, 2^e édition, Berlin, Dümmer, 1885, p. 432. Cité par Jules Vuillemin, *L'héritage kantien et la révolution copernicienne*, Paris, PUF, 1954, p. 197. Cf. DR, p. 298.

der aux raisons de l'expérience que dans et par celle-ci, par une torsion sur soi-même, par une remise en tension qui la ramène en deçà du champ des explications. L'intensité, cette ligne traversant les processus d'actualisation peut donc aussi être reparcourue en sens inverse, par involution – mouvement allant à rebours du processus d'évolution – et donc par désindividuation et intensification. C'est là que l'ontologie deleuzienne se révèle inséparable d'une éthique.

Pour conclure, on entrevoit donc – et ce malgré les écarts dont nous avons retracé les raisons – un espace où se recroisent les réflexions simon-

doniennes et deleuziennes. A l'instar de Simondon pour qui la série des individuations par transduction conduisait au transindividuel, lieux d'inventions qui dépassent l'horizon d'un individu fini, la perspective de l'intensification mène, chez Deleuze, à une déprise subjective, à une remise en tension et à la réouverture de réagencements possibles. Avec leur concept de transduction et d'intensification, Simondon et Deleuze indiquent aux pensées de la différence une ligne de fuite inventive et éthique à la fois.

Judith Michalet & Emmanuel Alloa